

**Texte 1 annexe** Carl J. Friedrich et Zbigniew Brzezinski, « Les caractéristiques générales de la dictature totalitaire », in *Totalitarian Dictatorship and Autocracy*, trad. S. Courtine-Denamy, repris in E. Traverso, *Le totalitarisme, le XX<sup>e</sup> siècle en débat*, Paris, Éditions du Seuil « Points essais », 2001, p. 476.

« **La différence spécifique, la nouveauté des régimes totalitaires**, consiste dans l'organisation et les méthodes qu'ils développent et qu'ils emploient, grâce aux moyens techniques modernes, pour tenter de ressusciter un tel contrôle [sur la pensée] au service d'un mouvement dont les motivations sont idéologiques, et destinées à détruire totalement et à reconstruire une société de masse. »

Les six caractéristiques retenues par les deux auteurs sont : 1) une idéologie élaborée qui recouvre tous les aspects vitaux de l'existence humaine et qui est orientée vers la perfection d'un état final de l'humanité. 2) un parti de masse dirigé par un seul homme et dont les membres sont dévoués passionnément à l'idéologie. 3) un système de terreur physique et psychique, sous le contrôle du parti et de la police secrète, dirigé « contre des catégories de la population sélectionnées de façon plus ou moins arbitraire ». 4) un monopole de tous les moyens de communication de masse. 5) « un monopole quasi absolu de l'utilisation des armes de combat. » 6) un contrôle central de l'économie.

**Texte 2** Hannah Arendt, « Autorité, tyrannie et totalitarisme », *Preuves*, 1956, in *Les origines du totalitarisme-Eichmann à Jérusalem*, édition de P. Bouretz, Paris, Gallimard, 2002, coll. Quarto, p. 882.

« La connaissance que nous en avons [des régimes totalitaires] est encore très limitée, la seule variété qui s'offre pleinement à notre investigation étant le régime hitlérien sur lequel on dispose depuis quelques années de matériaux et de documents assez complets. **C'est en raison même de cette limitation que nous sommes tentés d'examiner le plus récent corps politique de notre histoire avec les outils conceptuels qui s'appliquent à des expériences plus familières ou qui en dérivent ; mais cette identification abusive – avec la tyrannie d'une part et l'autoritarisme de l'autre – nous fait perdre de vue précisément celles des caractéristiques et des institutions qui appartiennent à ce phénomène à l'exclusion de tout autre. »**

**Textes 3** Hannah Arendt, « Qu'est-ce que l'autorité », in *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972, coll. idées (rééd. folio essais).

a p. 128 « Cela leur fait (aux penseurs libéraux) **négliger les différences de principe entre la restriction de la liberté dans les régimes autoritaires, l'abolition de la liberté politique dans les tyrannies et les dictatures et l'élimination totale de la spontanéité elle-même**, c'est-à-dire de la manifestation la plus générale et la plus élémentaire de la liberté humaine, élimination à laquelle visent seulement les régimes totalitaires, au moyen de leurs diverses méthodes de conditionnement. »

b p. 131 « Le tyran est le dirigeant qui **gouverne seul contre tous**, et les “tous” qu'il oppresse sont tous égaux, c'est-à-dire également dépourvus de pouvoir. Si nous nous en tenons à l'image de la pyramide, tout se passe comme si les couches intermédiaires entre le sommet et la base étaient détruites, de telle sorte que le sommet demeure suspendu, soutenu seulement par les proverbiales baïonnettes, **au-dessus d'une masse d'individus soigneusement isolés, désintégrés, et complètement égaux**. La théorie politique classique excluait totalement le tyran de l'humanité et l'appelait un “loup à figure humaine” (Platon) à cause de cette situation d'un contre tous, où il s'était mis lui-même. »

**Textes 4** Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972, coll. Points.

a p. 271 « Détruire l'individualité, c'est détruire la spontanéité, **le pouvoir qu'a l'homme de commencer quelque chose de neuf à partir de ses propres ressources**, quelque chose qui ne peut s'expliquer à partir de réactions à l'environnement et aux événements. »

b p. 272 « Ceux qui aspirent à la domination totale doivent liquider toute spontanéité, telle que ne manquera pas de la faire surgir la simple existence de l'individualité ; ils doivent les traquer toutes deux **jusque dans leurs formes les plus intimes, si apolitiques et inoffensives qu'elles puissent paraître. »**

p. 241 « laboratoires d'expérience de la domination totale ».

c pp. 243-244. « **Dans des circonstances normales, ce projet ne peut jamais être accompli parce que la spontanéité ne peut jamais être entièrement éliminée dans la mesure où ce n'est pas seulement à la liberté humaine mais à la vie elle-même qu'elle est liée**, dans le sens d'un simple maintien en vie. C'est seulement dans les camps de concentration qu'une telle expérience est tant soit peu possible, et donc ils ne sont pas seulement "la société la plus totalitaire encore réalisée" (David Rousset), mais aussi l'idéal social exemplaire de la domination totale en général. »

**Texte 5** Giovanni Amendola, *La Nuova Democratia*, Naples, 1951 : « deux groupes de pensée, deux inspirations politiques opposées qui, pourtant, nient toutes deux l'État démocratique libéral et menacent de manière convergente de saper les fondations plus que centenaires de la vie politique moderne. [...] Réaction totalitaire au libéralisme et à la démocratie. »

**Textes 6** Hannah Arendt, *Le système totalitaire*

a pp. 275-276 « Tout en vidant résolument et cyniquement le monde de la seule chose qui ait un sens pour le sens commun et ses prévisions utilitaires, **les régimes totalitaires lui imposent une sorte de sur-sens** que les idéologies ont effectivement toujours eu en vue lorsqu'elles prétendaient avoir découvert la clef de l'histoire, ou la solution aux énigmes de l'univers. Par-delà le non-sens de la société totalitaire, et sur lui, s'établit le règne du ridicule sur-sens de sa superstition idéologique. Les idéologies ne sont inoffensives, elles ne sont des opinions arbitraires que tant qu'on ne les prend pas au sérieux. **Une fois prise en son sens littéral leur prétention à une totale validité, celles-ci deviennent les centres de systèmes logiques où, comme dans les systèmes des paranoïaques, tout s'enchaîne de manière intelligible et même obligatoire dès lors qu'est acceptée la première prémisse.** [...] Le sens commun, enclin qu'il est à penser de manière utilitaire, n'est d'aucun secours contre ce sur-sens idéologique, dans la mesure où les régimes totalitaires instaurent un monde qui fonctionne dans le non-sens. [...] **Seule compte la cohérence.** »

b p. 277 « Aucune des idéologies qui visent à donner une explication exhaustive des événements historiques du passé et à tracer le cours de tous les événements futurs **ne peut supporter l'imprévisibilité inhérente à la créativité des hommes, à leur faculté de créer quelque chose de tellement nouveau que personne n'aurait pu le prévoir. Le dessein des idéologies totalitaires n'est donc pas de transformer le monde extérieur, ni d'opérer une transmutation révolutionnaire de la société, mais de transformer la nature humaine elle-même.** »

**Texte 7** Claude Lefort, « La logique totalitaire », *Kontinent Skandinavia*, 1980, rééd. in *L'invention démocratique*, Paris, Fayard, 1994, pp. 98-100.

« **En premier lieu, le pouvoir s'affirme comme le pouvoir social, il figure en quelque sorte la Société elle-même en tant que puissance consciente et agissante : entre l'État et la société civile la ligne de clivage se fait invisible.** [...] **En second lieu, se trouve dénié le principe d'une division interne à la société. Tous les signes de celle-ci, qui n'a nullement disparu, sont rapportés à l'existence de couches sociales (koulaks, bourgeois) qui proviennent de l'Ancien Régime ou à celle d'éléments accusés de travailler pour le compte de l'impérialisme étranger. La nouvelle société est censée rendre impossible la formation de classes ou de groupements dont les intérêts seraient antagoniques.** Cependant l'affirmation de la totalité requiert non moins impérativement la dénégation de la différence des normes en fonction desquelles se définit chaque mode d'activité et chaque institution où il s'exerce. A la limite, l'entreprise de production, l'administration, l'école, l'hôpital ou l'institution judiciaire apparaissent comme des organisations spéciales subordonnées aux fins de la grande

organisation socialiste. A la limite, le travail de l'ingénieur, du fonctionnaire, du pédagogue, du juriste, du médecin, échappe à sa responsabilité et se voit soumis à l'autorité politique. **Enfin, c'est la notion même d'une hétérogénéité sociale qui est récusée, la notion d'une variété de modes de vie, de comportement, de croyance, d'opinion, dans la mesure où elle contredit radicalement à l'image d'une société accordée avec elle-même.** Et là où se signale l'élément le plus secret, le plus spontané, le plus insaisissable de la vie sociale, dans les mœurs, dans les goûts, dans les idées, le projet de maîtrise, de normalisation, d'uniformisation va au plus loin.

**Or, qu'on considère ces deux moments de l'entreprise totalitaire, en fait indissociables : l'annulation des signes de la division de l'État et de la société et celle de la division sociale interne.** Ils impliquent une **dédifférenciation des instances qui régissent la constitution d'une société politique. Il n'y a plus de critères derniers de la loi, ni de critères derniers de la connaissance qui soient soustraits au pouvoir.** Cette observation permet au mieux de repérer la singularité du totalitarisme. »

Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?*, Paris, Seuil, 1995.  
p. 31 « La politique repose sur un fait : la pluralité humaine. »

Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Presse-Pocket, 1988.  
p. 233 « une initiative dont aucun être humain ne peut s'abstenir s'il veut rester humain. »

Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?*  
p. 31 « la politique traite de la communauté et de la réciprocité d'êtres différents. »

**Texte 8** George Orwell, *1984*, Paris, Gallimard, 1950, rééd. folio.

pp. 352-353. « **L'esprit discipliné peut seul voir la réalité, Winston. Vous croyez que la réalité est objective, extérieure, qu'elle existe par elle-même.** Vous croyez aussi que la nature de la réalité est évidente en elle-même. Quand vous vous illusionnez et croyez voir quelque chose, vous pensez que tout le monde voit la même chose que vous. **Mais je vous dis, Winston, que la réalité n'est pas extérieure. La réalité existe dans l'esprit humain et nulle part ailleurs. Pas dans l'esprit d'un individu, qui peut se tromper et, en tout cas, périt bientôt. Elle n'existe que dans l'esprit du Parti, qui est collectif et immortel. Ce que le Parti tient pour vrai est la vérité. Il est impossible de voir la réalité si on ne regarde avec les yeux du Parti.** Voilà le fait que vous devez apprendre, Winston. Il exige **un acte de destruction personnelle**, un effort de la volonté. Vous devez vous humilier pour acquérir la santé mentale. »

### **Texte 9 annexe**

George Orwell, *1984*.

pp. 27-31. « Dans un moment de lucidité, Winston se vit criant avec les autres et frappant violemment du talon contre les barreaux de sa chaise. L'horrible, dans ces Deux Minutes de la Haine, était, non qu'on fût obligé d'y jouer un rôle, mais que l'on ne pouvait, au contraire, éviter de s'y joindre. Au bout de trente secondes, toute feinte, toute dérobade devenait inutile. Une hideuse extase, faite de frayeur et de rancune, un désir de tuer, de torturer, d'écraser des visages sous un marteau, semblait se répandre dans l'assistance comme un courant électrique et transformer chacun, même contre sa volonté, en un fou, vociférant et grimaçant. [...]

La Haine était là, à son paroxysme. La voix de Goldstein était devenue un véritable bêlement de mouton et, pour un instant, Goldstein devient un mouton. Puis le visage de mouton se fondit en une silhouette de soldat eurasien qui avança, puissant et terrible dans le grondement de sa mitrailleuse et sembla jaillir de l'écran, si bien que quelques personnes du premier rang reculèrent sur leurs sièges. Mais, au même instant, ce qui provoqua chez tous un profond soupir de soulagement, la figure hostile fut remplacée, en fondu, par le visage de Big Brother, aux cheveux et à la moustache noirs, plein de

puissance et de calme mystérieux, et si large qu'il occupa presque tout l'écran. Personne n'entendit ce que disait Big Brother. C'étaient simplement quelques mots d'encouragement, le genre de mots que l'on prononce dans le fracas d'un combat. Ils ne sont pas précisément distincts, mais ils restaurent la confiance par le fait même qu'ils sont dits. Le visage de Big Brother disparut ensuite et, à sa place, les trois slogans du Parti s'inscrivirent en grosses majuscules :

LA GUERRE C'EST LA PAIX  
LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE  
L'IGNORANCE C'EST LA FORCE

Mais le visage de Big Brother sembla persister plusieurs secondes sur l'écran, comme si l'impression faite sur les rétines était trop vive pour s'effacer immédiatement. La petite femme aux cheveux roux s'était jetée en avant sur le dos d'une chaise. Avec un murmure tremblotant qui sonnait comme « Mon Sauveur », elle tendit les bras vers l'écran. Puis elle cacha son visage dans ses mains. Elle priait.

L'assistance fit alors éclater en cœur un chant profond, rythmé et lent : B-B !... B-B !... B-B !... – encore et encore, très lentement, avec une longue pause entre le premier « B » et le second. C'était un long murmure sonore, curieusement sauvage, derrière lequel semblait retentir un bruit de pieds nus et un battement de tam-tams. Le chant dura peut-être trente secondes. C'était un refrain que l'on entendait souvent aux moments d'irrésistible émotion. C'était en partie une sorte d'hymne à la sagesse et à la majesté de Big Brother, mais c'était, plus encore, un acte d'hypnose personnelle, un étouffement délibéré de la conscience par le rythme. Winston en avait froid au ventre. Pendant les Deux Minutes de la Haine, il ne pouvait s'empêcher de partager le délire général, mais ce chant sous-humain de « B-B !... B-B !... » l'emplissait toujours d'horreur. Naturellement il chantait avec les autres. **Il était impossible de faire autrement.** Déguiser ses sentiments, maîtriser son expression, faire ce que faisaient les autres étaient des réactions instinctives. Mais il y avait une [sic] de secondes durant lesquelles l'expression de ses yeux aurait pu le trahir. »